

—Arrivez donc au fait, tout cela m'est égal. Après le départ de M. Chaniers, qu'avez-vous fait ?

—Je me suis installée auprès de ma chère malade.

—Et vous avez dormi ?

—Monsieur !... Jamais madame Nouvailles n'a somméillé dans ses gardes, vous saurez cela.

—Bien, passons. Alors, vous avez entendu quelque chose ?

—Rien.

—Vu ?...

—Rien.

—Quoi, alors ?... Je n'ai pas le temps.

—Au matin, comme le jour naissait à peine, j'ai entendu un grand bruit dans le vestibule en bas. Un grand bruit, non, j'ai peut-être tort de parler ainsi, on causait vivement à voix basse. J'ai cherché à savoir ce que c'était.....

Elle elle s'interrompt et rougit :

—Que monsieur le juge ne me croit pas indiscrète pour cela, dit-elle tout-à-coup. Dans les maisons où j'exerce, je ne cherche jamais à rien voir ni rien entendre ; mais le docteur avait défendu les émotions à ma malade, et mon devoir était de les éviter.

—Allez toujours, dit M. de Courneuve que toutes ces digressions faisaient bouillir. Qu'avez-vous vu dans le vestibule ?

—M. de Sauves. Mais dans quel état, grand Dieu !... fait comme un voleur, sans chapeau, les vêtements déchirés et souillés de boue, les yeux hagards, les cheveux tout droits sur la tête.

—Allons donc ! N'exagérez-vous pas ?...

Elle leva les deux mains au ciel.

—Peut-on dire ? fit-elle. Même que j'ai pensé : En voilà un qui vient de faire un mauvais coup, pour sûr..

—Avec qui causait M. de Sauves dans le vestibule ?

—Avec Mlle Suzanne, la femme de chambre.

—Que disaient-ils ?

—M. de Sauves demandait des nouvelles de sa sœur. La jeune fille aussitôt après lui avoir répondu n'a pu s'empêcher de lui faire des questions sur l'émotion extraordinaire dans laquelle il était.

—Cette émotion est-elle bien exacte ?

—Pourquoi monsieur le juge doute-t-il toujours de moi ? M. de Sauves était si effaré, si bouleversé qu'il est tombé assis sur une chaise du vestibule, il ne pouvait plus prononcer une parole, même au bout de quelques instants, il a éclaté en sanglots, et Mlle Suzanne lui a dit : " Mais d'où vient cette émotion chez vous, toujours si fort ? "

—Qu'à répondu M. de Sauves ?

—Rien de raisonnable ; ceci, ou à peu près : J'aime tant ma sœur ! Alors comme la femme de chambre s'étonnait de le voir couvert de boue des pieds à la tête, avec les vêtements déchirés et sans chapeau, il a donné des explications invraisemblables, il a dit qu'il était tombé dans les décombres d'une maison en construction.

—Et vous, qu'avez-vous pensé ?

—Qu'il s'était battu sous l'averse avec un individu quelconque. Il était comme une personne qui en luttant est tombée par terre.

Et comme le visage de M. de Courneuve demeurait très froid, ainsi que quelqu'un qui n'ajoute qu'une très médiocre créance à ce qui lui est dit, Mme Nouvailles continua :

—Si monsieur le juge ne me croit pas, qu'il interroge Mlle Suzanne en ma présence.

—Pas ce soir, répondit M. de Courneuve, je n'ai pas le temps. Ce sera pour demain matin.

—Savez-vous autre chose ?

—Oui, un jour, mademoiselle Suzanne a fait une scène à M. de Sauves parce qu'il ne prévenait pas la police de la disparition de son beau-frère. M. de Sauves a paru très contrarié, et il a prié la femme de chambre de ne pas se mêler de ce qui ne la regardait pas.

On fit signer à Mme Nouvailles sa déposition, et il fut convenu qu'elle l'achèverait le lendemain ou les jours suivants.

Il était fort tard. M. de Courneuve devait se retirer, il était du reste fixé.

A moins d'explications catégoriques de la part de M. de Sauves, le juge le considérait d'ores et déjà comme l'assassin de M. Chaniers.

### III.—L'ARRESTATION

M. Marais attendait M. de Courneuve.

—Votre opinion est-elle faite, monsieur le juge ? demanda le chef de la sûreté.

—Oui, répondit le magistrat. Jusqu'à preuve du contraire, M. de Sauves, pour moi, a assassiné son beau-frère. Celui-ci, le contrecarrait, c'est évident. M. de Sauves était-il ambitieux d'argent ? Ou bien, despote, ne voulant subir le joug de personne ?... Ou bien passionné pour son invention, et le refus absolu d'essayer la nouvelle machine inventée par Gages l'a-t-il poussé à une résolution extrême ?... Tout cela est possible. Mais nous ne le saurons que lorsque M. de Sauves sera en notre pouvoir. Je vous prie donc de rechercher exactement où il est, le plus tôt possible, et de le faire cueillir par vos agents.

—Bien, monsieur le juge, vous serez obéi.

Un instant de silence se fit entre les deux hommes.

Tout à coup, M. Marais dit :

—Tout ce que j'ai appris de mon côté parmi les ouvriers, dans la foule, dans le quartier, est contre M. de Sauves, et cependant je ne puis croire cet homme coupable.

—Pourquoi ?

—Je vous l'ai déjà dit, M. de Sauves a le regard le plus droit, la physionomie la plus honnête qui se puissent rencontrer : il me répugne infiniment de le considérer comme un assassin.

—Les hommes les plus honnêtes ne sont pas toujours maîtres de leurs passions, dit M. de Courneuve. On peut-être d'une loyauté et d'une intégrité parfaites, et céder à un moment de colère plus fort que sa volonté.

—Alors, M. de Sauves racontera tout ce qui lui est arrivé, sans mentir.

—Nous le verrons bien. Dans tous les cas, si M. de Sauves n'est pas le coupable, qui le serait ?

—Je ne le sais pas. Un vulgaire voleur peut-être, qui se sera introduit dans le cabinet pour fracturer la caisse.

—On en aurait trouvé trace. Et M. de Sauves n'aurait point hésité à parler de l'argent disparu. Car le voleur, une fois M. Chaniers assassiné, a eu tout le loisir de faire son coup. Or, il n'a manqué aucune somme à la caisse, le caissier vous l'a dit.

—Vous a-t-on parlé d'Eugène Gages, l'ouvrier de prédilection de M. de Sauves, monsieur le juge ?

—Oui, et j'ai même eu quelques soupçons sur lui.

—Moi aussi.

—Mais les explications du caissier ont eu vite raison de ma méfiance. Gages a dû s'engager pour mettre en nourrice la petite qui lui est née. S'il eût volé M. Chaniers, il n'eût pas eu besoin d'en arriver là.

—On assassine pour voler autre chose que l'argent.

—Quoi donc ?

—L'invention.

—Il n'avait besoin de tuer personne pour la connaître, puisque depuis les premiers jours il avait été mêlé à tous ses développements.

—C'est vrai. Mais voulez-vous me permettre tout de même de voir de près l'individu, et de savoir s'il s'est bien réellement rendu en Amérique ; si à l'arrivée il travaille comme simple ouvrier pour la maison qui l'a embauché ou s'il fait autre chose ?

—Certainement, faites ce que vous voudrez, plus il y aura de lumière, plus content je serai.

Le lendemain, tandis que M. de Courneuve continuait son enquête, M. Marais télégraphiait de tous les côtés afin de savoir où était Pierre de Sauves.

Avec son idée que Pierre, un honnête homme, ne devait pas mentir, il s'adressa tout droit à Lille.

M. de Sauves venait d'en partir et on le croyait à Calais.

M. Marais eut un haut-le-corps quand lui fut remise la dépêche lui annonçant cela.

—A Calais ! M. de Sauves songeait-il donc à s'enfuir, et les soupçons de M. de Courneuve seraient-ils justifiés ?

Précisément, le chef de la sûreté avait à Calais un de ses meilleurs agents, lequel surveillait le dé-

part des paquebots, où les auteurs d'un vol considérable devaient, croyait-on, s'embarquer.

Il lui envoya aussitôt ses ordres.

—Surveiller M. de Sauves. Epier pas et démarches. Essayer connaître ses intentions. S'il part pour l'Angleterre, l'arrêter, mais sur paquebot seulement ; très important."

Pierre de Sauves avait quitté Adèle atrocement préoccupé.

Il commençait à ne pas trouver naturel l'absence prolongée et surtout le mutisme de Georges.

La Tigresse n'était pas revenue à Paris, c'était vrai, mais l'aberration de Georges pouvait-elle durer aussi longtemps ?

Était-il plausible qu'il ne se soit informé auprès de personne de ce que devenaient sa femme, sa fille, son industrie ?

Mais alors si Georges n'était pas avec Jeanne Descours, où pouvait-il se trouver ?

Et Pierre, en ne prévenant pas la police, n'avait-il pas fait fausse route, n'avait-il pas commis une faute peut-être irréparable ?

Et au-dessus de tout cela, le visage désespéré de sa sœur adorée, lui revenait. Il la revoyait pâle, désolée, inconsolable dans ses voiles de veuve.

Et oui, elle devait être veuve, la malheureuse Adèle, Georges sans doute attiré dans quelque piège y avait laissé sa vie....

Ces nouvelles idées hantèrent Pierre tout le temps que dura son voyage de Paris à Lille.

Un immense attendrissement avait succédé chez lui à la colère qui l'agitait naguère contre Chaniers.

Il se souvenait maintenant de la grande affection qui les avait unis ; de ce caractère gai, expansif, aimable, tout en dehors, un peu taquin, mais si droit et si bon.

Était-il possible que ce garçon si plein de santé, de force, d'intelligence, si heureux de vivre soit disparu pour toujours emporté par l'implacable faucheuse qui s'appelle la mort ?

Vraiment, ils étaient trop malheureux, sa sœur et lui.

On les eût dit désignés par quelque implacable fatalité qui éloignait constamment d'eux le bonheur et marquait d'une croix rouge le seuil de leur demeure, de cette demeure cependant au foyer si honnête et si paisible.

Lui, il avait été le premier à voir partir la campagne de sa vie, à connaître l'isolement et le deuil d'une existence à jamais brisée.

Maintenant, c'était Adèle si tendre, si affectueuse qui se voyait éternellement seule et malheureuse.

A Lille, il fut atrocement préoccupé de ces idées douloureuses.

Ses affaires furent brillantes.

Il passa avec la maison la plus importante de la ville un traité avantageux qui assurait à l'usine un travail considérable et de beaux bénéfices.

Mais son esprit était ailleurs.

Et si évidente était sa préoccupation que les chefs de la maison, MM. Seger et Gaudot, s'en aperçurent et s'en étonnèrent.

Rentré à l'hôtel où il était descendu, un Anglais avec lequel il avait déjà fait le voyage de Paris à Lille, lui dit :

—Pardonnez-moi, n'êtes-vous pas le représentant de la maison Chaniers de Paris ?

—Oui, monsieur, pourquoi ?

—Vous devriez aller en Angleterre où vos produits seraient acceptés avec enthousiasme surtout par les MM. John Curie, dans Piccadilly street, et Donald Henderson, Regent street, 14.

—Comment me donnez-vous ce conseil ?

—Je crois vous avoir vu à Paris à la dernière Exposition des produits industriels ; votre invention m'a paru devoir supprimer une grande partie de la main-d'œuvre dans le meuble riche. Je vous demanderai, si vous réunissez en Angleterre, une association pour l'Amérique du Nord où j'ai l'intention de fonder une maison.

—Je veux bien, monsieur, répondit Pierre. C'est une idée qui mérite qu'on l'étudie. Où vous reverrai-je ?

—Je vais partir moi-même pour New-York dans peu de jours, mais voici ma carte.